

RENCONTRES PHILOSOPHIQUES DE PAUL BERT

J'anime depuis trois ans des rencontres philosophiques, ouvertes à toute la communauté éducative, qui donnent à tous ceux qui le souhaitent, lycéens, collégiens et professeurs, l'occasion de réfléchir et de prendre la parole à partir de l'écoute de ce que les uns et les autres disent. J'espérais, en réunissant ainsi les paroles et en nous rendant attentifs aux autres, que des idées pourraient surgir et se manifester librement. La première année, j'ai proposé à Martin Osiepa, surveillant au lycée et étudiant en philosophie, d'animer avec moi ces rencontres. Il m'a accompagnée aussi les autres années pour toutes les rencontres, à l'exception de celle sur les *Philosophies africaines*, dont le thème m'avait été inspiré par Jules Bourgeois Chéreau un de mes anciens élèves du lycée qui était devenu étudiant en philosophie.

Jules, Martin et moi lisons beaucoup pour préparer ces rencontres et apportons nos livres pour en expliquer les thèses et éventuellement aussi pour en lire quelques passages. Les étudiants sont plus proches des élèves, et ensemble nous avons pu être davantage disponibles pour relancer les questions, en ayant le souci de donner une forme aux échanges, sans rien imposer. La seule règle est que chacun doit limiter sa prise de parole, pour que celle-ci puisse circuler et qu'il y ait un partage des idées, c'est-à-dire une discussion.

Voilà un compte rendu pour vous donner un aperçu de ce qui a été vivant dans les échanges. Ce que vous allez lire a été rédigé à partir des notes que j'avais prises, ou que j'avais demandé à un des participants de prendre, car j'ai progressivement réalisé qu'il fallait garder des traces.

1- LA SOCIÉTÉ : VIOLENCE ou HUMANITÉ ? Le titre, a été ressenti comme étant un mode d'action de la société. La société est ce qui nous fait vivre ensemble. Il a été dit qu'il y a des hiérarchies sociales, que la société est structurée, organisée et qu'elle établit des normes, par lesquelles on est bien accepté comme « normal », ou bien on en est exclu et marginalisé. La violence a alors été définie comme cause de la souffrance liée au fait de se sentir maltraité, ou exclu. Ce qui est imposé par la société est une violence indirecte. Les normes peuvent être beaucoup plus contraignantes que les lois, bien que différemment, puisque, bien que non coercitives, elles sont insidieuses. Un élève a remarqué que, alors même qu'on est tous différents, la société nous réunit en termes de surface, et que la société est aussi ce qui nous humanise, car elle rend possible le rapport à soi, elle crée ce qui permet de devenir soi-même. La société nous donne la possibilité de nous constituer comme sujets. Les participants ont ajouté que la violence fait partie de l'humanité, que l'être humain a une soif de pouvoir, de domination, même si dans la nature de l'homme, il y a aussi l'altruisme qui le pousse à chercher des liens. A la fin de cette rencontre, Auguste a trouvé une belle formulation en disant que : « **la société est ce qui nous permet d'être complété** ».

2- LA JUSTICE, UN IDÉAL INACCESSIBLE ? Avec Martin, nous avons demandé aux participants d'interpréter le titre. L'un d'eux, Sacha a dit que la justice peut n'être qu'une question de point de vue. Puis un autre a remarqué que la justice accède à un idéal si on réussit à établir la vérité. Cependant il a été souligné qu'il y a des obstacles à l'établissement

de cette vérité comme l'émotion ou la mémoire sélective ; et aussi se rajoutent les préjugés, surtout les préjugés racistes. Nous avons évoqué le film de Sydney Lumet : *Douze hommes en colère*. En effet au début, le jury, presque à l'unanimité, déclare le jeune homme coupable. Comme il est noir et pauvre, cela semble évident. Seul un homme va avoir le courage de mettre en doute cette culpabilité. Puis ils ont dit que la justice dépend des pays, des cultures, de l'histoire, donc les lois sont différentes, contingentes pourtant la justice est toujours la même. Avec Martin, nous avons expliqué que, dans les *Pensées*, Pascal explique que la justice n'est pas un idéal, mais une convention. La justice divine, a été perdue depuis le péché d'Adam, depuis la chute. Cependant, est-ce qu'on ne peut pas néanmoins penser qu'il y a un progrès de la justice ? L'abolition de la peine de mort en est un signe, mais il y a aussi Guantanamo.

Ces deux premiers sujets nous faisaient réfléchir sur la politique et la façon de vivre ensemble : pourquoi vit-on ensemble qu'est-ce qu'on y perd, qu'y gagne-t-on ? et sur la justice : n'est-elle qu'une question de point de vue ? Cependant pour la troisième rencontre, j'ai encore proposé un titre en rapport avec la liberté et le droit.

3- LA LIBERTÉ, LES LIBERTÉS La plupart du temps, mes élèves énumèrent les libertés, lorsque je leur demande de penser la liberté. Je souhaitais mettre au clair cette différence, faire saisir les relations entre les libertés garanties par le droit, (dont on entend beaucoup parler dans les médias et les conversations quotidiennes) et le concept ou l'idée de liberté. Une liberté qui n'aurait aucune manifestation n'existerait pas. La liberté s'exprime à travers ses manifestations, mais il faudrait savoir en quoi la liberté est liberté à travers ses manifestations. Joris, le plus jeune, un collégien, a dit : « **s'il y a plusieurs libertés, alors est-ce qu'inévitablement cela n'entraîne pas des inégalités ?** Lors de cette rencontre, nous avons lu quelques extraits des textes juridiques fondamentaux : les *Déclarations des Droits de l'homme et du citoyen* et le début de *L'Enracinement* de Simone Weil, qu'elle a rédigé juste avant sa mort en 1943. Elle soutient la thèse que la notion de devoir précède celle de droit. Quelques uns de mes anciens élèves (étudiants en philosophie, en droit) étaient présents. Ce jour là, j'ai décidé de confier à quelques uns des participants la tâche de prendre des notes, en prenant soin surtout des questions des élèves, de leur manière d'intervenir et de discuter, de façon à ressaisir comment les réflexions prennent vie au cours des échanges. Après trois sujets en lien avec la société, la justice et le droit, j'ai cherché un titre en rapport avec la morale et le problème du mal. Est-il volontaire ? Peut-il vraiment être volontaire ? Est-ce qu'on peut le vouloir comme tel ?

4- NUL N'EST MÉCHANT VOLONTAIREMENT Parmi les phrases paradoxales de Socrate, celle-ci est certainement la plus étonnante, et elle revient souvent dans l'œuvre de Platon. La formule de Socrate a suscité beaucoup de questions, d'interrogations. En voici quelques unes :

- Qu'est-ce qu'être méchant ?
- Quand on fait quelque chose de méchant, c'est qu'on l'est.
- Si c'est volontaire, c'est qu'il y a un intérêt.

Ensuite, ils ont remarqué que la phrase semble dire qu'on a pas intérêt à être méchant.

- Si on est méchant alors qu'on n'a pas intérêt à l'être, alors on peut poser la question : la méchanceté est-elle dans la nature de l'homme ?
 - Du coup, si on est méchant ce n'est pas de notre faute.
 - Existe-t-il plusieurs types de méchanceté ?
 - Être méchant pour, c'est quelque chose de justifiable.
- Puis, l'un a remarqué qu'être méchant, ce n'est pas forcément quelque chose de naturel, car on peut y être forcé. Par exemple si on vit dans un pays où les lois sont dures, on aura davantage tendance à être méchant, par protection.
- Un autre a remarqué que Rousseau dit que l'homme est bon par nature mais que c'est la société qui le rend méchant.
- Alors qui est responsable ? Il doit y avoir un germe. Il faut savoir ce qui l'a déclenché. Ce serait peut-être un cercle vicieux : les distinctions entre les gens les marginalisent et par conséquent les marginaux deviennent méchants.
 - Quand on agit mal on le fait pour soi, pour se protéger même si on ne partage pas la mauvaise pensée en question.
 - Il y a des exceptions : des gens qui s'opposent au fait d'être méchant, par exemple Gandhi. Pour survivre l'homme a intérêt à ne pas être méchant.
 - L'homme serait mauvais et deviendrait bon avec davantage de maturité.
 - Les actes des autres nous influencent-ils à être mauvais ?
 - Il y a la recherche de l'intérêt et on ne peut pas y parvenir sans être méchant.
 - La concurrence entre les hommes les pousse à être méchants. Dans cette quatrième rencontre, on a finalement beaucoup retrouvé le thème de la société, de la justice aussi. La violence de la société est ce par quoi l'homme est poussé à devenir méchant.

5- L'AMOUR DONNE-T-IL UN SENS AU DÉSIR ? Je voulais, tout en proposant une rencontre sur le désir amoureux, saisir l'occasion de parler d'un des plus beaux livres de philosophie, le *Phèdre* de Platon. J'avais d'abord pensé au titre : Faut-il se méfier de l'amour ? Mais c'était un sujet de baccalauréat, alors comme j'avais des difficultés à formuler un sujet, je suis allée en parler avec mon ancien professeur de philosophie de khâgne, Robert Bourgne. C'est mon professeur qui a proposé le titre. Il est venu, et en prenant la parole, il a fasciné les élèves. Depuis, il revient pour chaque rencontre, tout comme quelques uns de mes anciens élèves. Beaucoup, parmi les nombreux participants, ont trouvé cette question complexe. En effet, nous étions nombreux, tout comme pour la rencontre « *Nul n'est méchant volontairement* », une cinquantaine environ. Martin et moi avons guidé le questionnement et avons montré que le désir amoureux se distingue des autres désirs. Il y a des désirs qui nous tyrannisent car ils sont multiples, changeants et sont insatiables. Ils nous font mener une vie absurde, une vie au cours de laquelle on subirait une sorte de châtement sans même nous en apercevoir. Une vie dérégulée par les désirs est dépourvue de sens. Faut-il alors aussi renoncer au désir amoureux ? On s'attendrait à ce que le philosophe dise qu'il faut s'en méfier. Mais tout au contraire, Platon fait l'éloge de ce qu'il peut y avoir de divin dans le désir amoureux, dans le frisson qui s'empare de celui qui tombe amoureux. De la rencontre amoureuse résulte un état de choc qui fait qu'on ne s'appartient plus. Platon, pour rendre compte de ce bouleversement total de notre être, décrit dans *Le Phèdre* la croissance des ailes de l'âme, puis il compare l'âme à un chariot ailé. Cette image très dynamique du chariot ailé permet de concevoir la puissance d'Eros et l'intensité du transport amoureux. Le désir amoureux donne un sens, à condition de surmonter l'épreuve dont Robert a dit qu'elle détermine « le sens que prendra notre sensibilité »

1- L'UTOPIE, UN RÊVE ÉVEILLÉ ? Au cours de cette rencontre, les participants se sont d'abord interrogés sur l'expression « rêve éveillé ». L'adjectif « éveillé » indique quelque chose par rapport au rêve. C'est un rêve dans lequel il y a quelque chose d'extrêmement actif. Puis j'ai donné l'origine du mot utopie. Ce mot a été inventé par Thomas More, pour désigner à la fois le bon lieu et le lieu qui n'est nulle part. Et j'ai fait le lien avec un ouvrage de Platon *La République* qui parlait de la cité idéale, c'est-à-dire d'une utopie mais qui n'avait pas ce nom là, car, le nom a été inventé plus tard. Puis les élèves ont évoqué un film assez récent, qui parlait des excès de l'utopie : *Bienvenue à Gattaca*, d'Andrew Niccol où la société est régie par l'eugénisme. C'est le contraire de l'utopie, c'est une dystopie, c'est-à-dire un endroit qui vire au cauchemar. J'ai alors expliqué que pour les philosophes, et surtout pour Platon, l'utopie n'est pas un programme politique, mais qu'elle a un but bien différent. Elle nous contraint à penser le réel à partir d'un point de vue complètement nouveau. Ainsi la fonction de l'utopie serait de décaler le point de vue. Un des participants a ajouté que les utopies sont différentes en fonction de celui qui la pense. Si c'est une personne qui se base sur des lois comme Thomas More ou si c'est un artiste, ou encore un philosophe comme Platon. Il peut y avoir autant d'utopies qu'il y a de pensées différentes et originales. Voici quelques uns des dialogues qui ont eu lieu :

Clémence : Si jamais on réussissait à atteindre l'utopie, est-ce que cela nous suffirait Est-ce qu'on ne voudrait pas plus ?

Marin : Le bonheur ?

Agathe : Je crois que ce que voulait dire Clémence, c'est que le but atteint est décevant car ce qui est dans la réalité ne contient pas ce qui était imaginé. L'imaginaire est illimité et le réel est au contraire décevant.

Marin : Il y aurait une sorte d'excitation à chercher.

Clémence : C'est un rêve agréable.

Mattéo : Peut-être qu'elle n'existe pas, peut-être qu'on ne cherche rien, qu'on ne cherche pas le bonheur. On arrive à tout, il y a tellement de choses qu'on a trouvées. Pourquoi est-ce qu'on n'arrive pas à l'utopie ?

Gabriel : Un rêve c'est infini, alors que le réel est fini. On ne peut pas arriver à quelque chose de fini à partir de l'infini. On n'arrivera jamais à l'utopie.

Marin : **C'est la quête de cette solution qui serait intéressante plus que la solution en elle-même.**

Mattéo : Mais l'utopie, ne peut-elle pas être comparée au Paradis ?

Agathe : Oui, il y a plein de descriptions de paradis que vous connaissez...

Robert : Le paradis c'est UNE utopie, il y en a d'autres. Les hommes ont toujours rêvé cette demeure des dieux où les hommes seraient éternellement heureux, mais les hommes ne sont pas heureux. Le paradis est pensé comme la limite infranchissable. Les hommes étaient voués à leur finitude.

Agathe : On peut penser aussi au mythe de l'âge d'or.

Robert : Simplement l'âge d'or fait partie des rêves sous lesquels la pensée humaine exprime sa finitude, son inassouvissement.

2- SANS LA MUSIQUE, LA VIE SERAIT UNE ERREUR Tout comme la citation de Socrate, l'an dernier, cette citation de Nietzsche a suscité une belle rencontre. La phrase n'est pas évidente, le mot erreur est surprenant, et comme le remarque Martin, l'art et la vérité sont un couple de concepts qu'on n'a pas l'habitude de faire jouer ensemble. Qu'est-ce qu'on fait de cette nouvelle articulation ? On est parti d'une définition de la musique comme ensemble de sons. Puis l'un a remarqué que la musique parle à tout le monde.

Martin : Est-ce qu'on dirait que la musique est un moyen d'expression universel ?

Joris (collégien de 14 ans) : Est-ce que cela pourrait vouloir dire que si ne peut pas s'exprimer, alors la vie serait une erreur ? La musique nous permet de communiquer les uns avec les autres. On ne peut rien faire d'aussi important. C'est l'art qui nous touche et nous émeut le plus.

Achille : On ressent des choses quand on écoute de la musique. C'est quelque chose de très subtil et qui nous touche plus qu'une image, même si l'image peut être aussi assez universelle.

Agathe : Oui, l'art des images s'adresse à nous indirectement, alors que la musique a un effet bien plus direct, Platon écrit, dans *La République*, que « *la musique pénètre l'âme et s'empare d'elle de la façon la plus énergique* ». Quelle est la vérité que la musique fait apparaître ? On l'a définie comme art des sons, mais si elle nous parle comme vous l'avez aussi dit, c'est qu'elle produit du sens. Quel sens cela nous apporte-t-il ? J'aimerais bien que vous développiez.

Olivier : Rien, en tout cas pas au sens matériel.

Martin : Qu'est ce que cela te fait ? Il n'y a aucune modification en toi ?

Clément : **La musique amplifie nos sentiments.** Si on est triste on est encore plus triste.

Charles : Elle nous transporte, elle nous amène ailleurs, et comme tu as dit, si on est triste, elle peut nous rendre encore plus triste, on arrive à mieux exprimer nos sentiments, nos ressentis On peut être bloqués par les stéréotypes de la société dans notre manière de ressentir les choses, et la musique nous permet de retrouver notre état et notre première manière de nous exprimer.

Martin : Tu veux dire qu'elle nous permet de retrouver notre innocence première, en nous libérant de tous nos préjugés, de tout ce que la société peut nous imposer de l'extérieur ?

Robert : La musique ne s'entend pas simplement, elle se respire, elle est liée au souffle, c'est pourquoi elle n'est pas extérieure mais intérieure, elle nous atteint. Le son nous rejoint. C'est parce qu'elle ne figure rien qu'elle peut tout exprimer. **La musique est vitale autant que la respiration.**

Achille : je pensais aussi que sans la musique, on ne pourrait pas se relier les uns aux autres. C'est tout bête mais quand on va aller en boîte, on va tous danser ensemble. Sans la musique, il n'y pas de vie en communauté.

Martin : Une communauté se fait par la musique. La musique est liée à la danse. Je le garde dans un coin, je ne sais pas si je vais le garder pour tout à l'heure.

Agathe : Penses-tu à Nietzsche ? Nietzsche, dans *La naissance de la tragédie*, explique que l'art renvoie à ces deux instincts fondamentaux que sont le rêve et l'ivresse. Et les Grecs leur ont donné pour figures Apollon et Dionysos. Apollon incarne les arts plastiques avec tout ce qui est lumineux, clair. Dionysos est lié à la musique et l'ivresse, ce par quoi on n'est plus dans notre individualité, mais ce qui nous en libère. On est isolé, mais avec la musique il y a le lien avec les autres.

Robert : L'ivresse aussi est un mode de communication. La musique a aussi son universalité par sa propagation, les sons se répandent. Et la musique est une mémoire.

Agathe : On se remémore, on se ressouvient, est-ce en rapport avec notre temps intérieur et ce que l'on vit ?

Robert : La musique a pour elle d'être solidaire du souffle, elle ne cesse de mourir en se produisant. C'est la beauté du son.

Agathe : Alors ce qui nous séduit, est-ce le fait que la musique est évanescence ?

Marin : C'est paradoxal, c'est quelque chose d'éphémère et qui a la fois durerait ?

Robert : Elle ne cesse de disparaître en apparaissant.

Marin : La musique est quelque chose d'amplificateur, de chaleureux, quelque chose qu'on peut partager, ce sont des liens qui sont plus spirituels que physiques.

Martin : Pour Nietzsche, la musique amplifie les affects. Une musique a des effets physiologiques, par les affects de joie qui développent la capacité créatrice de la vie, et tout cela s'exprime mieux dans la musique, car ce sont des idées qui ne sont pas intellectuelles.

Robert : Oui. **Elle a une signification qui manie les contraires. Elle met en résonance physique, comme de l'intérieur, alors que tout est en extériorité.**

3- PHILOSOPHIES AFRICAINES Le titre a fait beaucoup réagir. Chacun s'est dit : pourquoi n'en ai-je pas entendu parler ? C'est un manque auquel cette rencontre a pour but de remédier. Pour marquer l'enjeu de cette rencontre, j'ai écrit au tableau la belle phrase de Léopold Senghor, citée par Souleymane Bachir Diagne, philosophe sénégalais, dans la revue *Philosophie magazine*, numéro 56 datant de février 2012 : « *chacun doit être métis à sa façon* ». Dans cette citation, le mot important est devoir, il y a un devoir de rencontrer d'autres cultures. Ainsi Iqbal, pakistanais XX^{ème} siècle relit les versets du *Coran* avec Bergson. Puis, afin d'ouvrir la discussion, j'ai expliqué qu'on a commencé à parler de philosophie africaine en 1945 avec la parution d'un livre : *La philosophie bantoue* qui a été écrit par Tempels. Celui-ci explique que ce qui est au cœur de la philosophie des Bantoues, c'est la vie, la force vitale.

Jules : Tempels est un missionnaire belge qui est allé en Afrique centrale. Il a observé les coutumes et les manières de vivre. Il a vu qu'il y a une philosophie implicite dans le quotidien, c'est-à-dire dans la manière de vivre du groupe social. Mais c'est un problème car l'acte de naissance des philosophies africaines vient d'un européen qui a fait en sorte de placer une conception de l'être propice à la diffusion de la religion chrétienne.

Agathe : Oui, cela étant, il s'agit de la valeur de la force vitale. C'est quelque chose d'important surtout en 1945, après ce qui s'est passé en Europe où une idéologie a fait périr des millions de vies. En outre, à partir de ce livre, il y a surtout une impulsion, un désir pour les africains de philosopher et de redécouvrir ce qui leur appartient.

Jules : Qu'est-ce qui va faire la spécificité de la philosophie africaine ? Est-ce qu'on construit quelque chose qui est à nous ou est-ce qu'on reprend quelque chose qui existait déjà ?

Axel : On se demande si les enseignements ne viennent pas d'enseignements européens ?

Jules : Oui exactement, ainsi Ngugi wa Thiong'o, professeur de littérature au Kenya, enseignait Shakespeare et Dickens. Et il y a un moment où il se dit, même moi quand j'écris des livres, je les écris en anglais. Les langues originaires semblent être perdues.

Agathe : Un autre philosophe Kwasi Wiredu, ghanéen, né en 1931 réfléchit beaucoup sur le problème de la langue. Sa thèse est que la manière de penser dépend d'une langue. Ainsi les catégories ou les concepts d'Aristote viennent de la langue grecque. Et donc cette question de la langue est vraiment centrale, car on pense dans une langue.

Jules : On peut penser aussi à Heidegger qui a fondé tout son système philosophique sur la question de l'être. Hannah Arendt, qui est juive, lui apprend dans une lettre que en hébreu le mot « être » n'existe pas. En hébreu, on n'aurait pas pu fonder un système philosophique sur la question de l'être. On a vraiment des choses qui sont véhiculées dans une langue sans même qu'on s'en rende compte.

Matthieu : On arrive à penser en se servant des mots pour expliquer quelque chose qu'on voit. Mais ce sont d'abord les mots qui nous permettent d'expliquer les choses et si on n'a pas les mots, on ne peut pas l'expliquer.

Agathe : Oui, et lorsqu'on traduit, on a l'impression qu'on n'a pas l'équivalent, qu'il manque des mots. Par exemple quand on traduit Aristote, l'expression « animal politique » est bizarre, mais si on traduit par « vivant politique » c'est en encore plus étrange. Cependant, le terme animal donne quelque chose à penser, car l'homme parmi les animaux est le seul à être politique. Les problèmes de traduction sont intéressants en fait. C'est ce que dit Bachir Diagne : il dit qu'il y a un enrichissement dans la rencontre de l'autre langue et même justement s'il y a des problèmes de traduction.

Matthieu : La tradition orale ne pose-t-elle pas un problème ? Qu'est que qu'on pourra retrouver ? Qu'est ce que l'histoire de l'Afrique, avant l'intervention européenne et le découpage des pays ?

Agathe : Ils ont leurs traditions. Wiredu, qui est ghanéen, pense les questions politiques, et reprend les traditions africaines, par exemple celle de la palabre où chacun jeune, vieux, femme ou homme, riche ou pauvre prend la parole dans la communauté et chacun, à tour de rôle, est écouté attentivement et ensuite une décision est prise en tenant compte tout ce qui a été dit. Wiredu et Bidima, camerounais, réfléchissent cette pratique de la palabre et la façon dont le droit et la justice, dans la tradition, étaient pensés. Les occidentaux ont imposé la justice et un droit, très techniques avec tout un vocabulaire qui est difficile à comprendre, et si une affaire ou un délit ont été mal qualifiés au départ, il peut y avoir une procédure juridique tellement technique qu'un innocent peut être condamné, ou l'inverse. Et pour l'africain cela ne sonnera pas comme quelque chose de juste, car dans les traditions africaines, le juge est une référence de justice, il est reconnu, dans ses paroles et dans ses actes comme quelqu'un de juste et donc c'est en ce sens qu'il peut juger. Ce qui est encore plus beau par rapport au droit et à la justice, (et ce sont des idées très proches de celles de Paul Ricoeur), consiste en cela : la justice, pour nous est faite pour indemniser celui qui a été lésé, c'est une justice de la peine, alors qu'en Afrique, le plus important c'est de réintégrer celui qui est jugé. On ne se réfère pas forcément à la vérité, le but de la justice est de réintégrer la personne dans la société. L'essentiel n'est pas la peine, la sanction, mais de prendre une décision telle que la personne puisse être réintégrée dans la communauté politique. C'est une tout autre façon de voir les choses. Bidima pense aussi cela.

Jules : Wiredu et Bidima, pour traduire des concepts dans des langues africaines, cherchent à comprendre quelle correspondance, quelle philosophie est possible à partir de là. D'une certaine manière, on peut dire que, même s'ils sont très critiques à son égard, ils poursuivent un peu ce qu'avait commencé Tempels, ils restent dans ce qu'on a appelé l'ethnophilosophie. L'ethnophilosophie est une discipline qui essaye de penser les coutumes, les langues, les mots qui reviennent et les structures grammaticales pour en tirer une pensée qui existait déjà et ils vont interroger l'histoire avec les traditions. Et un autre philosophe Odera Orika qui est kenyan fait des distinctions entre la philosophie la sage-philosophie, la sagesse. Il dit qu'en Afrique, on a toujours eu la figure du sage qui était un peu comme en Grèce ou comme en Inde, un conseiller. Mais ce n'est pas un philosophe, c'est quelqu'un qui

est là de manière quotidienne avec une pratique. Alors qu'un philosophe c'est quelqu'un qui établit un discours critique sur les choses.

Agathe : En fait le sage est celui qui en Afrique connaît les traditions.

Marin : Dans ce cas le sage ne se rapproche-t-il pas plus de l'historien que du philosophe ?

Agathe : Le sage est plutôt un héritier, il est celui qui reprend les traditions, ainsi que l'explique Séverine Kodjo-Grandvaux.

Marin : Le sage est-il celui qui perpétue les traditions orales ?

Matthieu : Et le *Coran* ? Il y a aussi l'importance de l'Islam. A côté de la figure du sage, il y a aussi la figure du prophète, qui a établi la pensée. Au Sénégal, par exemple il y a le Cheik. Dans cette culture tout se réfère à lui dans la façon de vivre au quotidien.

Agathe : Oui, il y a aussi la philosophie qui vient de l'Islam, qui est écrite, et c'est pour cela qu'il y a le pluriel dans l'expression « philosophies africaines ». Mais en Afrique le plus souvent la culture est orale avec des traditions qui sont maintenues par le sage (avec une transmission orale fidèle). Oruka définit le philosophe comme celui qui enseigne et qui a un rapport critique à la sagesse. En Afrique, les proverbes sont très importants : « si la branche veut fleurir, qu'elle honore ses racines », « un morceau de bois peut flotter dans l'eau, il ne sera jamais caïman. »

Marin : Si les traditions sont orales, est-ce que le principe du téléphone arabe ne va pas tout déformer ? C'est tout bête, mais cela déforme.

Jules : C'est une bonne question. C'est la question du manque d'archives C'est un problème, et dans le contexte d'un manque général d'informations c'est encore plus problématique.

Agathe : Je suis un peu moins pessimiste, car en Afrique, le savoir n'était pas transmis à n'importe qui. Il y a l'initiation. Celui qui était choisi pour être initié, celui à qui on s'adressait, celui là gardait précieusement ce qui lui a été transmis. Cette manière de transmettre est différente de la nôtre. Cela n'a pas été diffusé, mais c'est sauvegardé. Si bien que dans cette tradition orale, il y a bien plus de traces qu'on ne pense. D'une certaine manière, il me semble qu'avec l'archivage, on a presque trop de choses pour être vraiment les héritiers de notre propre culture alors qu'en Afrique, il y a cette autre manière de transmettre qui se fait par la parole, avec l'importance de la voix, du corps. C'est cela une tradition orale.

Axel : Est-ce qu'il y a un philosophe africain qui, a su écarter la philosophie européenne qu'on lui a enseignée et qui a créé la sienne dans sa langue ?

Jules : Ngugi wa Thiong'o a décidé d'arrêter d'écrire en anglais. Ainsi il peut s'adresser à des classes paysannes et ouvrières et toucher directement une partie de la population qui normalement est totalement écartée des discours universitaires. Mais cela lui a posé beaucoup de problèmes. Il a fait de la prison, il a été agressé plusieurs fois, et il a été finalement contraint de s'exiler en Angleterre.

Philippe : Je me permets d'intervenir, j'ai effectivement vécu en Afrique de l'ouest, dans le pays où j'étais il y avait 50% de musulmans, 30% de chrétiens, 100% d'animistes. Ce sont des pratiques religieuses extrêmement imprégnées de ce qu'on peut appeler une philosophie africaine. Vous disiez il n'y a pas de « nous » car c'est le blanc qui a découpé les frontières. Ce n'est pas comme cela que cela se pense. Ils pratiquent tous plusieurs langues. Les Peuls mènent leurs troupeaux de la Mauritanie jusqu'aux grands lacs ; là, on les appelle les Toutsis, mais c'est le même peuple. De plus au Mali, au Burkina Faso, il y a une parenté à plaisanteries. Cela veut dire que les ethnies, deux par deux sont parentes à plaisanteries. Un Peul peut dire à un Bobo absolument tout ce qu'il veut, l'autre est absolument interdit de le contredire et réciproquement. Il va pouvoir dire les choses sur le ton de la plaisanterie. Et

cela permet de dénouer des tas de conflits. Dans deux cours voisines l'une de l'autre, si le bobo tape sur sa fille, le voisin va pouvoir entrer dans la cour et lui dire son fait sur le ton de la plaisanterie et l'obliger à réfléchir. C'est une forme de pratique philosophique pas du tout imprégnée de la culture blanche, pas du tout liée à la négritude. Si avant 1945, il n'y a pas de philosophe, c'est parce qu'il n'y a pas d'écriture.

Agathe : Oui, tout à fait, c'est le problème des traditions orales. On a aussi parlé du problème de la langue et des traductions, et on a posé la question : quel est le rapport entre la philosophie africaine et la philosophie occidentale ? Autrement dit quel est son rapport à la fois aux autres cultures et à sa propre tradition ?

Axel : Ils ont peur que leur philosophie soit calquée sur celle des européens. **Mais la philosophie, on ne sait pas d'où elle vient.** L'Afrique peut-elle accepter, est-ce que tout le monde doit copier le modèle ?

Agathe : C'est une très belle réflexion, en effet on ne sait pas d'où vient la philosophie. C'est quelque chose de très mystérieux. On peut dire que le philosophe est celui dont l'esprit est absolument inventif ; il invente quelque chose de tout à fait nouveau, une nouvelle manière de penser qui répond à un problème qui s'impose d'une manière impérieuse. Mais cette capacité de créer, d'inventer ne peut se passer d'un savoir immense. Socrate, parce qu'il a une exigence absolue relativement au savoir dit « *le savoir, je ne le possède pas* ». Mais il connaissait toute la science de son temps, Et ce savoir incluait certainement l'influence de la civilisation égyptienne aussi. D'ailleurs, je crois que c'est le plus important, que c'était le but de la rencontre, car aujourd'hui ce qui est vraiment intéressant, c'est d'aller découvrir ces philosophes. Aujourd'hui il y a des philosophes vivants africains qui sont vraiment en train de construire une pensée importante.

4- FAIRE LA GUERRE Comme je l'avais souhaité, du fait de la proximité des expressions, un des élèves a rappelé au début l'expression : « Faites l'amour, pas la guerre ». Et Martin a relancé en disant :

- Ce n'est pas bien la guerre, c'est mieux l'amour ? On oppose à la guerre l'amour, mais il y a aussi la paix. La guerre, est-ce toujours mal ? Depuis quand fait-on la guerre ?

Hugo : Depuis toujours, c'est propre à l'humain, aucun animal ne fait la guerre.

Robert: Je suis tout à fait d'accord, la guerre est le privilège de l'homme, elle est spécifiquement humaine. L'homme triomphe de la peur de la mort dans la guerre, c'est une épreuve. Alain, dans *De quelques une des causes de la guerre entre nations civilisées*, dit que la guerre a lieu entre des nations civilisées, c'est-à-dire qui ont des droits. La guerre n'est pas un phénomène de barbarie, mais de civilisation.

Matthieu: Est-ce que quelqu'un peut proposer une définition de la guerre ?

Hugo : Une opposition entre deux clans, entre deux pays. La guerre est un moyen de résolution, on fait la guerre pour arriver à la paix

Jules : Que viserait-elle, si c'est un moyen ? Quand un pays envahit un autre pays, c'est par soif de pouvoir, cela n'apporte pas du tout la paix.

Marin : La guerre amènerait la destruction

Jules : On ne fait pas la guerre juste pour faire la guerre, c'est toujours en vue d'un but, il faut qu'il y ait une raison. La guerre est un moyen qui vise autre chose qu'elle-même.

Matthieu : **Le sujet est « faire la guerre : il y a un acte, une volonté. Qui fait la guerre, qui décide ?**

Béatrice : Le peuple subit la guerre.

Mathilde : Les hommes font la guerre, pas les femmes.

Robert : Il y a des femmes qui se sont engagées dans la guerre, c'est une question personnelle. Le philosophe Alain s'est aussi engagé. Il n'avait aucune raison sinon qu'il apprenait la mort de ses élèves. Il a 46 ans. Il est parti et il est en première ligne, il a partagé la vie des soldats, des fantassins, il n'était pas dans l'état major, il était sur le front. Il ne se battait pas car il ne tirait pas, mais il recevait les obus ; il était téléphoniste dans les lignes avancées.

Hugo : Les femmes ont joué un rôle, elles ont fabriqué les armes, les obus ; il y avait aussi les anges blancs.

Robert : Elles ont vécu et ont participé, elles ont connu l'atrocité de la guerre. Elles ont partagé la guerre, elles étaient en première ligne,

Martin : Oui c'est la première guerre totale, tout le pays est mobilisé pour participer à la guerre, ceux qui sont à l'arrière aussi.

Mathilde : Participer est-ce faire la guerre ?

Marin : **Il faudrait distinguer entre faire et subir la guerre.**

Agathe : Je souhaitais revenir sur l'actualité sur ce qu'on vit, et savoir ce que vous en pensez. Avant, il y avait la conscription, aujourd'hui, ce sont des personnes qui ne sont pas des militaires qui font la guerre à des civils.

Richard : En ce moment, les civils sont presque plus exposés que les militaires.

Marin : Certains politiques ont déclaré que le pays était en guerre.

Robert : Ce n'est pas la guerre. La guerre est toujours contre un ennemi. Dans la guerre il y a la reconnaissance de l'adversaire. Un ennemi ce n'est pas quelqu'un qui vous tombe dessus comme ça par hasard, ce sont des Nations qui se déclarent la guerre. Avec le terrorisme, ce qui s'est produit ce sont des attentats, pas des actes de guerre.

Agathe : Peut-être, peut-on faire une distinction conceptuelle : notre État n'est pas en guerre, mais nous vivons un état de guerre.

Robert : Oui, au sens où il y a un état d'inquiétude qui s'installe et qui tue la confiance.

Avant la dernière rencontre philosophique de cette année 2015/2016, j'avais croisé quelques uns des petits reporters du collège. Je leur ai proposé de venir, l'une d'elles, Lou, a fait un magnifique compte-rendu dans le journal des collégiens de juin 2016. Le voici :

La guerre... *Dans ce dernier numéro de l'année, certains petits journalistes ont eu un penchant pour la philosophie... Carmen et Lou ont assisté à une conférence sur le thème : "Faire la guerre"... Petit récit.*

« Mardi 16 heures nous nous dirigeons vers la salle 212 du lycée (celle qui jouxte la salle de technologie !). Nous y retrouvons madame Richard, l'un des deux professeurs de philosophie du lycée. Nous sommes les premières et nous nous installons dans une salle encore vide.

Peu à peu nous sommes entourées de lycéens tous plus étonnés les uns que les autres de nous voir ici ! L'invité du jour est l'ancien professeur de philosophie de Mme Richard qui s'installe à côté de nous. Les anciens élèves de madame Richard ont aussi été conviés à ce grand débat.

Puis, une fois installés, des questions toutes plus intéressantes et complexes les unes que les autres sont posées : « Qu'est-ce que ça veut dire faire la guerre ? », « Pourquoi la faire ? », « Est-ce que certains ont une volonté de faire la guerre ? »... La grande majorité des élèves ne prennent pas la parole (nous en faisons partie !) et semblent écouter attentivement ... Ah oui ! Il y a aussi deux professeurs de français ! »

En conclusion, réfléchissez à ce qu'est la guerre car ce n'est pas un sujet facile (contrairement à ce que l'on pense !). Et surtout, faire la guerre, ce n'est pas seulement tuer des gens avec des armes à feu. Il y a plein d'autres façons de faire la guerre : lorsque par exemple on parle de faire la guerre aux braconniers (exemple pris au hasard et tout simple!), c'est lutter contre le massacre d'animaux, le trafic d'ivoires etc.

Et pensez à vous poser les questions que nous nous sommes posés et réfléchissez-y !

« Faites l'amour pas la guerre ! » (Citation donnée par un élève lors du débat, c'est sur cette phrase que l'on a commencé à débattre !)

Voilà la petite parenthèse philosophique, parce que nous, on adore ça la philosophie !

Lou

3^{ème} année : 2016/2017

1- DE LA DÉMOCRATIE À LA TYRANNIE

Martin : Si on est dans une démocratie aujourd'hui, il y a des signes qui pourraient faire penser qu'on pourrait passer d'une démocratie à quelque chose d'un peu moins bien. C'est un sujet d'actualité peut-être.

Agathe : Oui, je pensais à l'actualité. Cependant après avoir choisi ce titre, j'ai un peu hésité et j'ai pensé vous proposer : « Des totalitarismes », ou bien « des régimes totalitaires », ce qui aurait été plus historique. Je suis allée parler de mon indécision à mon ancien professeur Robert qui m'a dit que mon premier titre était bien. Ce titre fait référence à Platon. En effet, aux livres VIII et IX de *La République*, Platon décrit les déviations des régimes politiques. On passe d'un bon régime, dans lequel c'est le philosophe qui est le roi car il est celui qui a été le plus courageux à la guerre et qu'il est le meilleur dans sa manière de penser ; et ensuite il y a toute la série des déviations, la dernière des déviations, la démocratie étant celle qui finit avec la tyrannie. Alors, tout comme Martin vient de vous le dire, je pense que ce sujet est d'actualité. On va vous écouter : pourquoi êtes-vous là ? Qu'est-ce qui vous a tenté dans le titre ?

Jules : Pour le titre, ce n'est pas forcément évident que cela aille dans ce sens là. On a tendance à penser que dans l'histoire, on part de régimes tels que la monarchie, la tyrannie ou le despotisme, et qu'on arrive aujourd'hui à des démocraties. On irait plutôt de la tyrannie à la démocratie.

Boris : Y a-t-il une fatalité de passer de la démocratie à la tyrannie ? Est-ce que la démocratie peut rester comme régime en tant que tel ou est-ce qu'elle est toujours vouée à devenir tyrannie à un moment ou à un autre ?

Marin : **À quel point y a-t-il une stabilité de la démocratie ?** Est-il possible de maintenir la démocratie, ou bien va-t-elle toujours finir par tomber dans la tyrannie ? Comment maintenir la démocratie ?

Agathe : Oui, c'est très bien d'interroger la question de la stabilité de la démocratie. Qu'est-ce qu'on peut faire pour qu'elle ne se transforme pas en tyrannie ? On peut partir de définitions, est-ce que pour chacun d'entre vous les notions de démocratie et de tyrannie sont claires ?

Marin : Le tyran est celui qui prend le pouvoir par la force et qui en abuse.

Robert : La démocratie est une merveille. Le pouvoir appartient au peuple. Le peuple est destiné à être le sujet. C'est donc le modèle circulaire dont on peut espérer le meilleur. Mais s'il y a une perte de la détention du pouvoir qui ramène à une dispute d'individus opposés les uns aux autres alors on est en pleine anarchie. Alors le problème de la démocratie est

celui-ci : comment réguler le peuple pour qu'il soit apte à suivre les lois qu'il se donne lui-même ? Parce que la démocratie est le fait que la loi émane du peuple, du « démos » en grec. Pour que cette démocratie puisse s'accomplir, se réaliser, il faut que chaque individu soit lui-même capable de suivre une loi, et non pas de prendre la loi pour ce qu'il veut, sinon c'est un tyran. Le tyran décrète la loi. Il n'y a pas d'instance au-dessus du tyran. Donc avec l'expression « de la démocratie à la tyrannie », tout le problème politique est posé.

Puis Jules a pris la parole pour expliquer sa lecture de Claude Lefort. Celui-ci, qui a par ailleurs beaucoup lu Hannah Arendt, explique de quelle manière, dans une démocratie, chaque champ économique, juridique, culturel, artistique veut avoir le plus possible tout le temps. Lefort ne parle pas d'atomisations des individus, mais d'une bataille de chacun des champs pour son propre avantage et pour son intérêt. Or cela amène le peuple à vouloir une sorte de tyran qui puisse justement réguler tous ces champs. Je pense que cela a une certaine résonance avec ce qui se passe aujourd'hui, puisque tout le monde pense que les dirigeants ne font rien et qu'il faudrait un homme fort.

À partir de là, de nouvelles questions se sont posées : comment le citoyen, selon la formule d'Alain, peut-il « lutter contre le pouvoir » ? Les libertés d'opinion et d'expression suffisent-elles ? Ces libertés sont-elles à même d'exercer le contrôle du pouvoir ? Enfin s'est posé le problème vif dans nos sociétés de l'exclusion sociale, puisqu'il y a des être humains qui vivent dans une extrême pauvreté, d'autres aussi qui sont sans papiers et qui n'ont pas droit à la parole. Nombreux sont ceux qui aimeraient exercer un contrôle sur le pouvoir. Mais on ne leur donne pas la parole. Il faudrait une société où tous auraient également accès à la parole et à des outils critiques.

2- À LA RENCONTRE DE L'AUTRE Mon ancien élève Jules m'ayant dit que ce serait bien de faire une rencontre sur la rencontre, j'ai proposé ce titre. Voici quelques uns des échanges qui ont eu lieu :

- Qui est l'autre ? Est-ce l'autre être humain ?

- Ce qui pose problème, c'est que dans la formulation, l'autre est assez indéterminé. Comment cela se fait que ce soit indéterminé ?

Axel : La définition de l'autre dépend peut-être de l'échelle. L'autre est-il tout ce qui est différent de moi ?

Agathe : Vous voulez dire qu'il y aurait une hiérarchie, une gradation vers un maximum d'extériorité ?

Martin : La question ne fait pas très philosophique. L'autre est défini en fonction d'une identité qu'on pose. A mon sens le problème de l'autre c'est aussi le problème de l'identité. Platon, dans *Le sophiste*, distingue la substance, le même et l'autre. Alors « à la rencontre de l'autre pourrait s'entendre ainsi : à la rencontre de ce qui n'est pas le même, de tout ce qui n'est pas le même.

Amandine : Est-ce qu'il ne faudrait pas nous définir nous même avant d'aller vers l'autre ? N'a-t-on pas une définition de l'autre à partir du moment où on a une définition de ce qu'on est soi-même ? Ainsi pour connaître la différence, il faudrait d'abord savoir qui je suis.

Agathe : Ne peut-on pas aussi penser l'inverse ? Est-il possible de se connaître soi-même indépendamment de la relation à l'autre et aux autres ? Ainsi, Descartes, à la fin de la première partie du *Discours de la méthode* décide d'aller à la rencontre des autres pour s'éprouver lui-même dans les différentes rencontres. Descartes écrit : « *J'employais le reste de ma jeunesse à voyager, à voir des cours et des armées, à fréquenter des gens de diverses*

humeurs et conditions, à recueillir diverses expériences, à m'éprouver moi-même dans les rencontres que la fortune me proposait ». Il y a alors ce qu'Aristote appelle une dialectique : d'un côté, pour déterminer l'autre, comme le dit Amandine, il faut que je me connaisse moi-même, et d'un autre côté je ne peux pas savoir qui je suis avant d'avoir fait l'épreuve de mon identité en allant à la rencontre des autres. On a là un début de problématisation.

Martin : Est-ce que la rencontre de l'autre c'est toujours impeccable, sans accroche ?

Clément : Il peut y avoir des désaccords, ou bien du racisme.

Jurijn : En effet, deux personnes peuvent ne pas s'entendre.

Martin : Ce qui ressort, c'est que finalement il y a une polarisation de la différence comme si la différence nous rend incompatibles.

Vincent : La différence, est-ce l'inconnu qui peut nous plaire ? Il y a des personnes qui sont attirées par la différence.

Martin : Il y a aussi le risque que la différence soit telle qu'on ne puisse pas se reconnaître. La différence est-elle ce qui nous empêche d'accéder à l'autre ?

- Alors est-ce qu'on est ami du semblable ?

- Qu'est ce qui produit l'attraction ?

- Est-ce que la rencontre, ce sera la rencontre de celui qui est proche ou est-ce que finalement c'est la rencontre du différent ?

Axel : Peut-être ne faut-il pas trop de différences ?

Martin : Y a-t-il des occurrences où la rencontre de l'autre peut se passer mal ?

- La différence est quelque chose de bien. La différence est justement ce qui fait l'autre.

Maxime : Des personnes semblables, ça peut agacer, être totalement inintéressant. Et cela peut également mal se passer.

Ces rencontres montrent à quel point chaque question philosophique a une résonance pour chacun et rendent bien compte, il me semble, de l'état d'esprit des élèves de Paul Bert, de leur inventivité tout particulièrement. **Chacun s'exprime avec sa spontanéité à partir de sa singularité.**

Je tiens beaucoup à remercier mon Proviseur, Monsieur Philippe Pradel, pour m'avoir constamment encouragée tout en me laissant très libre, pour avoir eu l'idée d'ouvrir à l'ensemble de la communauté éducative ces rencontres, et pour y avoir aussi lui-même participé.

Agathe Richard